

Le fantasme.

Pour ce propos introductif, je pars de deux textes de Freud – et donc de ses élaborations théoriques – et je noterai la difficulté qui réside dans ce qui serait un passage rapide des élaborations théoriques de Freud à celles de Lacan, difficulté que nous avons maintes fois soulignée. On verra dans un second temps comment Lacan utilise les trouvailles de Freud et comment il les prolonge, notamment avec l'écriture que Lacan propose du fantasme $\mathcal{S} < > a$. Je la rappelle aujourd'hui pour fixer un certain horizon à notre travail : le \mathcal{S} représente la division du Sujet ; c'est-à-dire que "le sujet est pour une part barré de ce qui le constitue proprement en tant que fonction de l'inconscient" et le "a" un objet ¹, ce "a" qui nous apparaîtra moins apparenté avec le domaine de l'Imaginaire que peut le suggérer le rapport qu'entretient le terme de fantasme avec la fantaisie, l'imagination. Le poinçon réunit \mathcal{S} et a . Il marque un double rapport, premièrement plus petit ou moins petit, et deuxièmement inclus ou exclu, un rapport d'inclusion ou d'exclusion.

Le fantasme s'exprime dans une phrase : "La structure de la phrase " Un enfant est battu " ne se commente pas", dit Lacan dans le séminaire *La logique du fantasme*. Elle se montre. C'est donc la structure grammaticale qui règle d'abord la logique du fantasme et qui, par conséquent, organisera la pulsion : c'est-à-dire sur les modes actif, passif, et du se faire de la voie moyenne réfléchie. "Il n'y a pas d'autre façon de faire fonctionner la relation du " je " en tant qu'être au monde qu'à en passer par cette structure grammaticale" qui est l'essence du ça, dira Lacan.

Les deux textes de Freud auxquels je vais me référer principalement sont : "La création littéraire et le rêve éveillé" (texte de 1908) et le texte majeur de Freud sur le fantasme "On bat un enfant", qui est un texte de 1919 ².

¹ J. Lacan, séminaire *La Logique du fantasme*, 1966-67, inédit.

² S. Freud, "On bat un enfant", dans *Névrose, psychose et perversion*, PUF. Dans le même volume, on peut aussi lire "Les fantasmes hystériques et la bisexualité" (1908).

"Création littéraire et rêve éveillé" : les fantasmes, les productions fantasmatiques.

Dans ce texte, Freud interroge la question de la création littéraire, que je laisserai de côté, c'est-à-dire la littérature comme œuvre de fantasmes, et la question de comment l'auteur, le poète réussit à nous émouvoir. Pour ce faire, il étudie les mécanismes des fantaisies, des rêves éveillés et se situe à un moment de la vie des sujets où il ne considère que les fantasmes.

La création littéraire, l'œuvre d'imagination, est à référer au jeu de l'enfant. Dans le jeu, l'enfant transpose les choses du monde dans un ordre à sa convenance, il prend son jeu très au sérieux. Le jeu ne peut donc se définir par opposition au sérieux, mais plutôt par opposition à la réalité ; il s'apparente entièrement au rêve éveillé. Comme l'enfant, l'auteur se crée un monde inconscient qu'il prend très au sérieux et qui est différent (plus ou moins) de la réalité. C'est une façon, comme avec l'humour, d'acquérir une distance avec la vie, une tentative de maîtrise qui joue sur le dosage de la réalité et sa modification, sur le mode de Cocteau dans *Les mariés de la Tour Eiffel* : "puisque ce mystère nous dépasse, feignons d'en être l'organisateur". Or, note Freud, nous ne savons renoncer à rien (formulation à rapprocher de cette autre formulation selon quoi dans l'inconscient, l'essentiel est conservé). Nous ne savons renoncer à rien, nous ne savons qu'échanger une chose contre une autre ; un renoncement apparent n'est qu'une formation substitutive.

L'adulte, au lieu de jouer, s'adonne à sa fantaisie et se crée ainsi des fantasmes. Mais il a honte de ses fantasmes, il les couve comme s'ils étaient ses intimités les plus personnelles et préférerait avouer ses fautes que de faire part de ses fantasmes. Car notre sujet se figure être le seul à former de semblables fantasmes. On touche là un double caractère des fantasmes : de fonctionner à usage privé, et de produire le sujet comme unique.

C'est que, parmi les désirs à la base du fantasme (on le verra plus loin) il en est qu'il est nécessaire de dissimuler ; c'est la raison de la honte à les avouer, mais pas seulement car ces désirs, à la base, sont des désirs du temps de l'enfance et marqués par l'interdit. Cette difficulté à avouer le ou les fantasmes est en somme un avatar, une transformation de l'interdiction qui frappait ces désirs.

Freud énonce plusieurs caractères du rêve éveillé :

- les désirs non satisfaits sont les promoteurs du fantasme. Tout fantasme (ainsi que le rêve nocturne) est réalisation de désir ;

- le fantasme vient corriger la réalité qui ne donne pas satisfaction, et apporte donc une satisfaction imaginaire ;

- les désirs qui donnent l'impulsion au fantasme sont des désirs ambitieux et des désirs érotiques qui d'ailleurs se confondent pour un jeune homme. Les désirs égoïstes et ambitieux sont flagrants, mais rapportables aussi au désir érotique ; les désirs ambitieux sont en quelque sorte adressés à une dame pour laquelle le héros, le fantasmeur, accomplit tous ses exploits ;

- les fantasmes se modifient, se modèlent, se transforment sous des impressions successives et sont en quelque sorte interchangeables au regard du critère qu'ils apportent plaisir et satisfaction ;

- le fantasme flotte entre trois temps, en trois moments temporels de notre faculté représentative. 1. Il part d'une impression actuelle, d'une occasion offerte par le présent, qui éveille le désir du sujet. 2. Il s'étend au souvenir d'un événement d'autrefois où ce désir était réalisé. 3. Il modifie une situation en rapport avec l'avenir, qui réaliserait ce désir. Passé, présent, futur s'échelonnent donc au fil continu du désir, dans un habillage qui peut être d'une grande banalité ;

- mais s'ils sont apparentés aux rêves nocturnes - parce qu'ils réalisent les désirs - ils ont aussi cette fâcheuse conséquence d'envahir la vie psychique, et donc de retirer le sujet de la réalité ; puisque l'individu se satisfait de sa vie imaginaire, fantasmée, il se retire de l'épreuve de la réalité.

Mais si, en général, le récit par un individu de ses fantasmes - en supposant qu'il soit fait - nous laisse froid, au contraire la création littéraire nous procure un effet de plaisir certes causé par le bénéfice du plaisir esthétique, mais surtout par ceci que la véritable jouissance de l'œuvre littéraire provient de ce que "notre âme se trouve par elle soulagée de certaines tensions".

Dans un article paru dans *Imago*, Freud va apporter une indication précieuse sur la nature du fantasme comme fixant un interdit portant sur une jouissance. Il s'agit de "quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse" et notamment "ceux qui échouent devant le succès"³. "La maladie - note-t-il à propos d'un professeur qui n'attendait que de succéder à son maître et tombe malade lorsque cette éventualité se réalise - apparaît dès que le désir se réalise et réduit à néant la jouissance qui eût dû résulter de cette réalisation."

³ Je renvoie à l'ensemble de l'article.

Le *Ich* (moi, sujet) tolère donc un désir en tant qu'il est inoffensif, aussi longtemps que ce désir n'existe qu'à l'état de fantasme et semble éloigné de toute réalisation. Il se met en garde dès que ce désir, à l'abri du fantasme, approche de sa réalisation et menace de se muer en réalité. Ce sont donc les défenses du sujet qui sont concernées. "Or, il est dangereux que la réalité accomplisse de tels désir refoulés. Le fantasme est devenu réalité et toutes les mesures défensives se trouvent alors renforcées." C'est exactement ce que Freud précise dans son article sur "Dostoïevski et le parricide"⁴ : "Dostoïevski ne se libéra jamais du poids que l'intention de tuer son père laissa sur sa conscience." L'intention de tuer son père s'était heurtée dans la réalité, dans une rencontre choc, avec l'assassinat réel de ce dernier lorsque Dostoïevski avait 18 ans : "Tu voulais tuer le père, écrit Freud, afin d'être toi-même le père. Maintenant, tu es le père, mais le père mort." C'est ainsi que Freud expliquera les attaques de mort dont Dostoïevski est victime⁵.

C'est que si le fantasme délimite une zone de désirs, ces désirs ne sont en somme pas faits pour être réalisés. Ils sont là pour être consommés dans l'imagination, pour orienter le désir et pour indiquer une direction à l'action du sujet. Ils sont protégés par un interdit. Car la jouissance qu'il y aurait à réaliser ces désirs serait trop importante, voire insupportable pour le sujet. C'est ce que Freud note à partir d'exemples mentionnés dans les articles que j'ai cités. En somme, la jouissance interdite qu'il y aurait à réaliser le fantasme, la jouissance que fait miroiter le fantasme, n'a généralement qu'un rejeton autorisé : le plaisir qui réside dans le récit que le fantasmeur déroule pour son usage privé. C'est pourquoi tout acte véritable, celui qui gagnerait sur la répétition, met en jeu cette jouissance inhibée dans le fantasme, comme rangée dans l'armoire aux fantasmes, et présente le caractère d'un franchissement lié à la transgression d'un interdit.

C'est ce qui nous permet aussi d'oser une définition du traumatisme : serait traumatisme la rencontre dans la réalité avec un désir inconscient frappé d'interdit, parce que porté par un fantasme.

"Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles (1919).

⁴ S. Freud, "Dostoïevski et le parricide", 1928 dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, PUF, 1928.

⁵ *Ibidem*, p. 170.

"J'ai mis la main sur un phénomène typique", déclare Freud dans cet article. Il ne parle plus des fantasmes mais du fantasme, donc de ce quelque chose qui serait trans-structural, valable pour toutes les structures, et général. Cette représentation, dit Freud dans cet article que je vais essayer de résumer maintenant, est avouée avec une fréquence étonnante, que ce soit dans des cas d'hystérie ou de névrose obsessionnelle. Un grand plaisir lui est attaché qui est cause de sa reproduction. Au paroxysme de la situation se produit une satisfaction onanistique.

Ce fantasme n'est pas dit spontanément, il est *avoué* péniblement, dans l'hésitation, on doit vaincre une résistance sans équivoque, on doit vaincre la honte et le sentiment de culpabilité que le sujet éprouve à le mettre à jour, à le produire ainsi à la lumière devant un tiers. Freud insiste et insistera sur cette difficulté de l'aveu qui accompagne et authentifie donc tout fantasme. Les premiers fantasmes de cette espèce sont précoces. Ils sont apparus vers l'âge de 5, 6 ans. Ce sont des fantasmes de fustigation, investis d'un grand plaisir et qui procurent une satisfaction autoérotique voluptueuse. Là aussi ces fantasmes n'ont rien à faire avec des scènes réelles de fustigation qui, elles, soulevaient un sentiment aigu d'aversion. Il y a une condition dans ce fantasme, c'est que - inscription d'une limite - les enfants châtiés ne subissent aucun dommage sérieux. Qui était l'enfant battu ? L'auteur du fantasme ou un autre enfant ? Était-ce le même enfant ? Qui battait l'enfant ? Un adulte, mais qui ? À toutes ces questions, il n'y avait qu'une seule réponse : je n'en sais rien. De même le sexe de l'enfant battu apparaissait indifférent.

Un tel fantasme de l'enfance, apparu en vue de satisfactions autoérotiques, masturbatoires, ne peut être conçu que comme un trait primaire de perversion - et c'est justement cette jouissance perverse à l'abri dans le fantasme qu'il s'agira dans l'analyse, dans la cure, d'appriivoiser, selon le mot de Lacan ⁶. Le destin de cette perversion peut succomber au refoulement, avoir pour substitut une formation réactionnelle, ou être transformée en sublimation ; il y a donc trois destins à cette perversion.

Lorsque nous trouvons chez l'adulte une aberration sexuelle - perversion, inversion, fétichisme - nous sommes en droit de nous attendre à découvrir par anamnèse un tel événement fixateur de

⁶ J. Lacan, séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, Seuil.

l'enfance. Freud s'appuie sur six cas ⁷, quatre femmes et deux hommes, trois névroses obsessionnelles, une hystérie franche.

Rigoureusement parlant, ne mérite d'être reconnu psychanalyse correcte que l'effort qui a levé l'amnésie qui dissimule à l'adulte la connaissance de sa vie infantile (de 2 à 6 ans) ; les fantasmes de fustigation dont nous traitons ici, ne se manifestent qu'à la fin de cette période (5 ans). Ces fantasmes ont eu un développement historique pas du tout simple, au cours duquel se sont modifiés leur relation à l'auteur du fantasme, leur objet, leur contenu et leur signification.

Freud va maintenant, pour son exposé, ne s'appuyer que sur les quatre cas de femmes ; c'est ainsi qu'il délimitera trois phases pour ce fantasme.

La première phase. Je résume : l'enfant battu n'est jamais le même que l'auteur du fantasme, c'est un autre enfant, il n'y a aucune relation entre le sexe de l'auteur et celui de l'enfant battu. Quant à la jouissance attachée au fantasme, on serait tenté de la qualifier de sadique mais l'auteur du fantasme n'est jamais celui qui bat. On ne voit pas qui bat, c'est un adulte indéterminé, reconnu avec difficulté comme le père de la fille. Il peut donc se résumer dans un pur arrangement signifiant, une phrase : le père bat l'enfant... haï par moi, ajoute Freud.

La deuxième phase subit une transformation. Cette seconde phase n'est en aucun cas remémorée. Mais elle est produite comme construction de l'analyse. Elle tient tout entière dans la phrase : je suis battue par le père. Elle a sans aucun doute un caractère masochiste. L'agent est le même que dans la première phase : il s'agit du père.

Quant à *la troisième phase*, elle s'énonce ainsi : on bat un enfant. La personne qui bat un enfant n'est pas le père ; la fonction paternelle n'est pas reconnaissable, c'est une personne indéterminée ou un substitut du père (un professeur). La personnalité propre de l'auteur se réduit à un rôle de spectateur : "je regarde". Au lieu d'un seul enfant battu, on a maintenant différents personnages. La situation simple, monotone, de fustigation s'est maintenant modifiée. Il peut s'agir de punitions ou d'humiliations. La production de ce fantasme procure une forte excitation sexuelle, il conduit à une satisfaction onanistique. Le fantasme procure une jouissance désormais sadique.

Quels sont le contenu et la signification du fantasme de fustigation de la première phase ? Le fantasme satisfait la jalousie de

⁷ S. Freud, "On bat un enfant", *Névrose, psychose et perversion*, PUF, p. 222.

l'enfant, par rapport à ses rivaux, réels ou potentiels ; il signifie que le père n'aime pas cet autre enfant (il le bat) : donc il n'aime que moi. On notera que seul le père – non la mère – est l'agent de cette préférence. L'auteur du fantasme ne demande pas au fantasme (si je puis dire) que la mère marque ainsi sa préférence. Pas tout à fait sexuel, pas même sadique, mais pourtant matière d'où doivent sortir l'un et l'autre, dit Freud paraphrasant Macbeth, il marque le choix d'objet précoce de l'amour incestueux et le fait que la vie sexuelle de l'enfant a atteint l'étape de l'organisation génitale.

Mais aucune de ces amours incestueuses ne peut échapper à la fatalité du refoulement : elles succombent au refoulement. En même temps que ce procès de refoulement, apparaît une conscience de culpabilité de provenance inconnue mais sans aucun doute rattachée à ces désirs incestueux. Le fantasme du temps de l'amour incestueux disait : le père n'aime que moi. La conscience de culpabilité ne trouve pas plus dure punition que le renversement de ce triomphe : non, il ne t'aime pas car il te bat. Ainsi être battue par le père, deuxième phase, devient l'expression directe de la conscience de culpabilité qui a comme base l'amour pour le père. Chaque fois, souligne Freud, la conscience de culpabilité est le facteur qui transforme le sadisme en masochisme. "Je suis battue par le père" n'est pas seulement la punition pour la relation génitale prohibée, mais aussi le substitut régressif de celle-ci. Et cela est précisément l'essence du masochisme. Cette phrase demeure généralement inconsciente, à cause de l'intensité du refoulement.

À cette phase refoulée se substitue l'énoncé de la troisième phase, qui est la configuration définitive du fantasme de fustigation, celle avec quoi le sujet va jouer de ses rêveries. L'auteur du fantasme, l'enfant, n'intervient plus que comme spectateur (un œil qui sert d'écran pour que le sujet s'y projette). Le fantasme semble s'être retourné dans une forme sadique. Mais il n'y a que la forme qui soit sadique, insiste Freud : la satisfaction est masochiste, car il a pris en charge l'investissement libidinal de l'élément refoulé et la culpabilité qui y est attachée.

La perversion infantile peut servir de fondement à la formation d'une perversion équivalente subsistant la vie durant. Freud en vient maintenant à la genèse des perversions. Le masochisme n'est pas primaire mais provient d'un retournement du sadisme contre le corps propre et correspond à une régression de l'objet au moi. Le sadisme s'est modifié en masochisme sous l'influence de la culpabilité. La passivité n'est pas le seul trait du masochisme ; il y faut encore un caractère de déplaisir (qui peut – comme vous le noterez sans doute – paraître

étrange dans l'accomplissement de pulsion). La culpabilité est référée à l'onanisme de la prime enfance et reliée avec ce qui est à la base de cet acte, un fantasme inconscient issu du complexe d'Œdipe. La troisième phase de ce fantasme originaire porte l'excitation qui pousse à la masturbation, elle est l'investigatrice de l'activité fantasmatique qui en partie continue cet onanisme et donc le rappelle.

La seconde est la plus importante, elle continue d'agir par la phase qui se substitue à elle. C'est donc elle qui est en sous-main et qui règle la jouissance. C'est ce fantasme qui porte la signification fixée à quoi référer le ou les symptômes, comme une signification en quelque sorte gelée, ou comme la qualifiait Lacan une *fixion*. C'est la fenêtre par laquelle on regarde le monde.

Des êtres qui portent en eux un tel fantasme, note Freud, font preuve d'une sensibilité particulière vis à vis des personnes qu'ils peuvent insérer dans la série paternelle. Ils se laissent – entendez qu'ils s'arrangent pour cela – facilement offenser par ces personnes et ainsi procurent une certaine forme de réalisation distancée à la situation fantasmée : ils sont battus par le père. En somme, c'est par le symptôme que le sujet soulève une part de jouissance au fantasme.

Il y a donc trois phases : la première et la troisième sont remémorées, la seconde, inconsciente, est construite. Les deux conscientes sont apparemment sadiques. La seconde est masochiste : être battu par le père ; c'est à elle que sont rattachées la charge libidinale et la conscience de culpabilité, issues par refoulement et régression du désir incestueux d'être aimé par le père.

Pour les hommes, le fantasme conscient "être battu par la mère", lorsqu'il apparaît, n'est pas primaire : il y a un stade préliminaire inconscient, "être battu par le père". Être battu, c'est être aimé au sens génital du terme : "je suis aimé par le père" se transforme en "je suis battu par la mère". Dans les deux cas, homme, femme, le fantasme de fustigation dérive de la liaison incestueuse au père. Pour les femmes, le fantasme masturbatoire masochiste vient de la position œdipienne normale. Pour les garçons, il vient de la position inversée qui prend le père comme objet d'amour. Ultérieurement, par le refoulement et le remaniement du fantasme inconscient, le garçon se soustrait à son homosexualité. Le fantasme conscient ultérieur a pour contenu une position féminine sans choix d'objet homosexuel. La femme échappe à l'exigence de la vie amoureuse, avec ce fantasme elle se représente en homme sans devenir virilement active et n'assiste plus qu'en spectatrice à l'acte qui se substitue à l'acte sexuel.

En fait nous pouvons dire – dit Freud – qu'il n'y a pas grand chose de changé par le refoulement du fantasme inconscient originaire. Tout ce qui pour la conscience a été refoulé et remplacé par un substitut, reste conservé dans l'inconscient et capable de produire des effets. Ce qui reste en place dans l'inconscient après le refoulement ce n'est pas le fantasme "être aimé par le père", mais le fantasme masochiste "être battu par le père". Un homme devient femme dans le fantasme, une femme un garçon⁸ : c'est pourquoi la jeune fille fait battre principalement des garçons. La sexualité infantile, qui est soumise au refoulement, c'est la force motrice principale de la formation du symbolique. Le fantasme, chez la femme, a la même valeur que le symptôme.

Je vais résumer maintenant le commentaire que produit Lacan – dans *La relation d'objet*⁹ – à propos de ce fantasme "on bat un enfant".

D'emblée, dit-il, l'attention de Freud se porte sur une phrase. Freud nous dit centrer son étude sur six cas, toutes névroses obsessionnelles selon Lacan, contrairement à ce qu'énonce Freud.

Le fantasme est exprimé sous une forme imprécise, il est accompagné d'aversion et de honte. Alors que les pratiques masturbatoires n'entraînent pour le sujet aucune charge de culpabilité, formuler les fantasmes présente une grande difficulté et provoque une grande répugnance et de la culpabilité. L'écart entre l'usage fantasmatique ou inconscient de ces images et leur formulation parlée est un signal qui marque une limite : ce n'est pas du même ordre de jouir du fantasme et d'en parler.

Lacan reprend les trois étapes en notant que Freud se limite aux quatre cas de femmes.

1. Mon père bat un enfant qui est l'enfant que je hais.

a) Ce fantasme est lié à l'apparition d'un rival. Lacan note qu'il s'agit d'une fille prise à un certain moment où s'est déjà constitué le complexe d'Œdipe, où la relation au père s'est instituée. Nous touchons une perspective historique rétroactive : le sujet formule et organise une situation primitive, inscrite dans sa parole actuelle et dans son pouvoir de symbolisation présent. C'est ainsi que nous retrouvons par le progrès de l'analyse ce qui se présente comme la chose primitive, l'organisation primordiale la plus profonde.

b) La situation fantasmatique comporte trois personnes : il y a l'agent du châtement, celui qui le subit, et il y a le sujet. Celui qui subit est

⁸ *Ibidem*, p. 239.

⁹ J. Lacan, séminaire *La relation d'objet*, Seuil, chap. VII, pp. 114-120.

l'enfant que le sujet hait, déchu ainsi de la préférence parentale : mon père bat mon frère ou ma sœur de peur que je ne croie qu'on me le préfère. Le tiers présent, le sujet, est celui à qui on veut faire savoir le privilège de la préférence. Il y a donc ici la marque d'une intention. L'objet (battu) est pris comme instrument de la communication entre les deux sujets, qui est une communication d'amour : un sujet reçoit l'expression de son vœu, de son désir d'être aimé. C'est une structure ternaire qui est instaurée dans laquelle l'objet fait le médium entre les deux sujets.

2. Moi je suis battu par mon père – j'emploie les formulations de Lacan qui sont un peu différentes de celles de Freud. C'est une situation réduite à deux personnages, reconstruite, et qui présente une certaine minceur. Il y a le sujet et l'agent batteur : le sujet se trouve dans une position réciproque avec l'autre et exclusive ; alors qu'à l'étape précédente, la situation était grosse de toute virtualité, on peut parler ici d'essence du masochisme. Cette seconde étape est duelle. Le sujet est inclus avec l'autre dans un rapport duel. Cette seconde étape a un caractère fugitif.

3. À la troisième étape, au troisième temps, le sujet est réduit à son point le plus extrême. Le sujet est dans une position tierce, c'est un pur et simple spectateur. On en vient à une situation désubjectivée : on bat un enfant. Dans cet "on", se retrouve vaguement la fonction paternelle et il s'agit souvent de plusieurs enfants. La production fantasmatique le fait éclater et le multiplie en mille exemplaires. Cela souligne la désubjectivation de cette phase. Le sujet est réduit à un œil, c'est-à-dire à ce qui caractérise toujours, à la limite, toute espèce d'objet. Il faut pour le voir au moins un œil qui peut n'être qu'un écran sur lequel le sujet est institué. Il y a là comme une réduction symbolique qui a progressivement éliminé toute la structure subjective de la situation pour n'en laisser subsister qu'un résidu entièrement désubjectivé et énigmatique. Au niveau du fantasme pervers, tous les éléments sont là, mais tout ce qui est signification est perdu, à savoir la relation intersubjective : mon père en battant un enfant qui est l'enfant que je hais me manifeste qu'il m'aime.

Le fantasme articule "les signifiants à l'état pur" sans cette relation intersubjective. Nous avons là une objectivation des signifiants de la relation. Avec le fantasme, nous sommes devant quelque chose qui fixe, qui réduit à l'état d'instantané le cours de la mémoire en l'arrêtant en ce point qui s'appelle le souvenir-écran. Nous touchons là comment se forme le moule de la perversion, à savoir la valorisation de l'image

comme témoin privilégié de quelque chose qui dans l'inconscient doit être articulé, remis en jeu dans le transfert et qui doit reprendre ses dimensions de parole à l'intérieur du dialogue analytique.